

Petit Homme Tornade de Roch Carrier : le métissage des mythes et des cultures

Gilles Dorion

Volume 25, Number 1 (73), Fall 1999

Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201468ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201468ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

This article proposes an analysis of Roch Carrier's latest novel, *Petit Homme Tornade* (1996), from the point of view of the confrontation of (amer)Indian and American myths and culture. The clash of these two results in a blend of both. In order to arrive at this conclusion, one has but to examine the numerous references by the novelist to the French Canadians, Americans and Native people who must coexist on the same territory and thereby reach a compromise in their political, social and economic ambitions.

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1999). *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier : le métissage des mythes et des cultures. *Voix et Images*, 25(1), 176–189.
<https://doi.org/10.7202/201468ar>

Petit Homme Tornade de Roch Carrier : le métissage des mythes et des cultures

Gilles Dorion, CRELIQ, Université Laval

Cet article propose une analyse d'un roman de Roch Carrier, Petit Homme Tornade (1996), sous l'éclairage du choc des mythes et des cultures (amér)indiennes et américaines, pour en arriver à démontrer le métissage qui en est résulté. Pour ce faire, il s'agissait de nouer et de dénouer les nombreux fils tissés par le romancier, en confrontant Canadiens français, Américains et Indiens vivant ou s'établissant sur les mêmes territoires au nom d'ambitions politiques, sociales et économiques diverses.

Sans vouloir débrouiller les acceptions multiples du mot « mythe », je retiendrai, aux fins de l'analyse du roman de Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*¹, la définition proposée par Mircea Eliade : « une histoire vraie qui s'est déroulée au commencement du temps et qui sert de modèle aux comportements des humains². » L'historien des religions précise dans un autre ouvrage : « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements »³. » D'une part, il affirme d'emblée la conjonction fondamentale des termes « histoire vraie » et « histoire sacrée », l'une confirmant l'autre et établissant clairement l'origine et le caractère « divins » du mythe. Ne doutons pas, d'autre part, que le romancier l'ait bel et bien consulté avant d'écrire son roman, car il s'interroge à quelques reprises (*PHT*, 126 et 206) à ce sujet en employant les termes mêmes d'Eliade : « *L'histoire vraie*, l'histoire profonde est celle des désirs, des pensées, des rêves, des plaisirs et des peines. Ils ne produisent pas de documents officiels signés et contresignés. » (*PHT*, 126, je souligne) Dans un autre ouvrage consacré à la question, Eliade insiste sur ce qu'il appelle l'« onto-

-
1. Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*, Montréal, Stanké, 1996, 284 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *PHT*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
 2. Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1957, p. 22.
 3. *Id.*, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1963, p. 15.

logie archaïque⁴», sur l'«acte primordial» qui a «été posé et vécu antérieurement par un autre, *un autre qui n'était pas un homme*⁵».

Le critique québécois Jean Morency reprend ces propos à son compte, dans un ouvrage consacré au mythe américain, qu'il définit ainsi :

Se moulant étroitement sur un scénario transformationnel, le mythe américain raconterait bientôt comment des hommes, aux temps héroïques de l'exploration du continent, c'est-à-dire dans les temps primordiaux [...] se sont arrachés à un monde caractérisé par la stabilité, ou imaginé en tant que tel, pour s'enfoncer dans l'espace américain, à la recherche d'un éden ou d'une utopie, pour s'y retrouver face à face avec l'Indien, et en revenir finalement transformés⁶.

On le voit, Morency est passé à une seconde étape, celle des explorateurs et des découvreurs du continent américain qui ont rencontré des peuples primitifs, antérieurs à eux et à leur quête, à leur origine même. C'est en somme ce que racontent plusieurs des romans des Amériques examinés par Morency. *Petit Homme Tornade*, publié ultérieurement, complèterait parfaitement la démonstration de Morency. Il m'apparaît singulièrement intéressant d'insister sur la dichotomie qui s'exerce entre les origines de l'Amérique, nébuleuses, lointaines, et pour cela proprement mythiques, et le récit qu'ont essayé d'en faire les historiens des religions et les ethnologues ; puis, dans ce roman-ci, d'examiner l'histoire de Petit Homme Tornade et, par ricochet, des Indiens du continent qui portera le nom d'Amérique et celle du fermier Joseph Dubois — au nom passe-partout comme John Doe ou John Smith —, «l'expatrié inconnu et exemplaire» (*PHT*, 33), paradigme de tous les Canadiens français émigrés aux États-Unis, communément appelés *America*. En un mot, j'analyserai le passage du mythe indien au mythe américain, représentés par deux personnages types, Petit Homme Tornade et Joseph Dubois, et montrerai les résultats de la rencontre des deux, le métissage des mythes et des cultures.

*
**

Robert Martin, un historien québécois en instance de divorce, se retrouve en Arizona, dans un hameau perdu en plein désert, et fait la connaissance d'un vieil Indien, Petit Homme Tornade, surnommé Charlie Longsong parce qu'il chante pour amuser les voyageurs et les passants. Afin de redorer son blason d'universitaire tout en échappant aux poursuites de sa femme, Martin projette d'écrire l'histoire d'un certain Joseph Dubois, un fermier canadien-français émigré aux États-Unis comme des

4. *Id.*, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1969, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 15; souligné dans le texte.

6. Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. «Terre américaine», 1994, p. 11.

milliers de ses compatriotes pour s'y établir et faire fortune. Or, cet Indien se rappelle avoir assisté, impuissant, à la mort violente de son père et avoir été dépossédé de ses terres par des Blancs, des *Bohanas*. Remarquant la plaque minéralogique de l'automobile de Martin, il s'écrie soudainement : « 33 Grande Allée, Québec, Canada », ce qui étonne l'historien. Depuis, Petit Homme Tornade songe sans arrêt à l'infirmière de guerre, Blanche Larivière, qui l'avait soigné lors du premier débarquement de Normandie, en 1942, et au cours duquel, soldat de l'armée américaine, il avait perdu un bras. Il se souvient d'avoir partagé le lit de sa bienfaitrice à la Libération de 1945, rue Gît-le-cœur à Paris, et répète son adresse comme une rengaine. Bousculé par l'Indien, l'historien refuse de le laisser monter dans sa voiture et revient au Québec en traversant plusieurs États américains tout en essayant de retrouver la trace de Joseph Dubois et en se remémorant ses amours de jeunesse avec une Brésilienne sur la même rue Gît-le-cœur. Pendant ce temps, petit à petit, Charlie Longsong se ressouvient de son passé : la mort de son père, sa participation à la Seconde Guerre mondiale, sa blessure, son hospitalisation, les soins de Blanche Larivière et ses brèves amours.

Un jour, une des étudiantes de Martin jette son dévolu sur lui, puis l'amène dans son lit. Elle dirige une importante entreprise de camionnage qui sillonne l'Amérique. Aussi Martin la surnomme-t-il Miss Camion. Pleine d'énergie, celle-ci décide de prendre en main les recherches de l'historien. Bientôt, son projet, financé par la compagnie de Miss Camion, lui apporte la célébrité avant même qu'il ait fini d'écrire la biographie de Dubois. Il se retrouve devant plusieurs pistes contradictoires; mais il ne désespère pas. Par hasard, un professeur de littérature lui met sous les yeux un poème de Blanche Larivière qui révèle le lien qui unit celle-ci à l'Indien. Martin remonte alors la piste et, de fil en aiguille, la trame se resserre autour des deux amants. Reconstituant l'histoire, il apprend, par le journal personnel inédit de Blanche, ses amours avec l'Indien, son retour à Québec, son union physique préméditée avec un ami d'enfance, le notaire René Goupil, et le mariage précipité qui s'ensuit. Le fils qu'elle donne à son mari, et qui se prénomme Jean-René, n'est pas celui qu'il pense mais bien celui de l'Indien dont elle était enceinte et qui porte tous les signes de sa race.

L'historien continue de nouer les fils en renseignant, avec tous les ménagements nécessaires, Jean-René Goupil sur ses origines amérindiennes. Le choc qui suit cette révélation incite celui-ci à rencontrer au plus tôt son père naturel lors d'un voyage en Arizona avec Robert Martin. Cette fois, c'est Petit Homme Tornade qui veut à tout prix retrouver Blanche Larivière, ne sachant pas qu'elle est décédée, et voir sa maison de la Grande Allée, à Québec. La famille Goupil, réunie autour de Petit Homme Tornade, père et grand-père, écoute l'histoire de sa vie qu'on lui a demandé de raconter. Quant à l'« introuvable fermier » (*PHT*, 207) Joseph

Dubois, Martin n'a pas réussi à en reconstituer l'existence d'une façon certaine et tangible.

Petit Homme Tornade

Pour Robert Martin, Petit Homme Tornade évoque un personnage venu d'un autre âge : « Quel est ce personnage très grand aux longs cheveux blancs ? Il a l'air d'un vieux *prince* déchu misérablement habillé, les gestes et les paroles d'un homme *ivre*. » (*PHT*, 6, je souligne) Une origine princière et l'ivresse d'un devin ? On apprend un peu plus loin qu'il est doué d'une force herculéenne bien qu'il ait perdu le bras droit à la guerre. Lorsque, avec une insistance têtue, il demande à l'historien de l'amener à Québec et que celui-ci tente de refuser, « [d]e son unique bras, le vieil Indien ceinture Robert Martin. Quelle puissance ! » (*PHT*, 42) Carrier le présente enfin comme un « vieux *géant* cuit par la lumière du temps » (*PHT*, 267, je souligne), « beau comme un *fil*s d'*empereur* inca » (*PHT*, 164, je souligne). Selon certains détails parcimonieux disséminés dans le récit, on peut estimer que l'Indien a dépassé les quatre-vingts ans : sa mère « est décédée il y a une *trentaine* d'années » (*PHT*, 267, je souligne), tandis que « la mort de son mari, René Goupil, survenue en 1975 », est rappelée par le narrateur (*PHT*, 179. Voir aussi 113 et 255). Petit Homme Tornade était « jeune homme » (*PHT*, 152) lors de sa première rencontre avec Blanche, qui l'a soigné et aimé (*PHT*, 219). Il mène une vie solitaire, continuellement aux aguets pour défendre le territoire de son père et, par voie de conséquence, celui de ses ancêtres. Lui qui avait momentanément perdu la mémoire la recouvre en apercevant la plaque minéralogique de la voiture de Martin. « 33 Grande Allée, Québec, Canada », répète-t-il comme une litanie sans fin.

La facette la plus frappante de la personnalité de ce personnage hiératique réside dans le fait qu'il « possède la mémoire de ce qui a été » (*PHT*, 118), mais, parce qu'il n'a pas eu de fils, pense-t-il, il « n'a pas transmis l'héritage des Anciens » (*PHT*, 119). Après lui, le monde des ancêtres ne pourra plus être raconté. Rien ne sera plus comme avant, à cause de cela, bien sûr, mais aussi en raison de la venue des Blancs, des *Bobanas*, qui l'ont « dépossédé de tout sauf de la mémoire de ses ancêtres » (*PHT*, 81). Pour en faire la démonstration, il remonte aux origines et reconstitue tant bien que mal l'histoire primordiale de sa tribu, sinon celle des Indiens qui ont habité l'Amérique. Bien plus, lorsque les documents humains et les artefacts font défaut, il évoque, à la manière d'un chaman, les faits avant les faits. En l'écoutant, Martin se demande : « Peut-on ne pas regretter de n'avoir pas vécu à cette époque où le continent de l'Amérique palpait comme un cœur au matin de la création du monde ? » (*PHT*, 54)

Le sens du sacré habite la conscience de l'Indien, qui remonte à son origine, à sa naissance, en la liant aux éléments de la nature dont il est

tributaire. Afin de concrétiser cette création du monde, l'Indien, figure emblématique, raconte les histoires fondatrices en évoquant sans cesse les dieux, leurs pouvoirs liés à ceux des éléments de la nature, leurs bienfaits et leurs maléfices, leur attribuant la naissance des territoires et des peuples indiens, qui présageaient une grande abondance de gibier, tels les béliers de montagne, les bisons et les antilopes. Désormais, il ne peut plus chasser que des lézards. Heureusement, même aride, le désert se montre généreux : « Les dieux ont voulu que les Indiens habitent le désert ; alors ils ont déposé de la nourriture partout » : le maïs, que les Indiens cultivent grâce à l'eau du sous-sol ingénieusement captée, le « *mesquite* [...] un arbre qui donne des haricots dorés », « le yucca [...] un cactus deux fois plus haut qu'un homme [qui] donne une banane sucrée » (*PHT*, 78). Aussi les Indiens ont-ils « créé de grandes légendes pour expliquer l'Univers » (*PHT*, 57), se dit Martin. Ces « légendes », sans se substituer au mythe originel, en proposent l'explication et la continuité⁷.

Pour mieux renseigner l'historien blanc sur l'esprit qui animait son peuple, Petit Homme Tornade le conduit au sommet d'une haute colonne rocheuse qui surplombe le désert environnant, où est établi le village de sa tribu comme sur une table, la *Mesa*, et le fait assister à la danse cérémoniale des serpents, honnis des *Bobanas* qui les pourchassent et les tuent mais que les Indiens considèrent comme les grands pourvoyeurs des biens de la terre nourricière (*PHT*, 134 et 239).

Plus tard, quand Robert Martin aura la curiosité de lire à ce sujet, il apprendra que ces Indiens croient que leurs ancêtres étaient issus du monde souterrain. Les gens qu'il voit surgir du sol sortent d'une *kiva*, une chambre circulaire souterraine où, pendant plusieurs jours, ils ont accompli des rituels immémoriaux afin que la pluie vienne abreuver le maïs qui nourrira la tribu. (*PHT*, 33)

Martin, humblement, se rend compte du privilège unique qu'on lui a accordé : « Le rite auquel il a assisté témoigne du temps où l'homme n'avait pas encore divorcé avec la nature » et remonte à plus d'un millénaire :

Il y a des siècles, sans doute, en cet endroit, des Indiens dansaient de la même manière, martelant la terre et les tambours au même rythme. Les mots de leur incantation sans fin étaient sans doute l'écho, par-delà les siècles, des paroles des premiers habitants du continent américain. S'il avait vécu il y a mille ans, Robert Martin aurait sans doute vu les mêmes costumes chatoyants [...] (*PHT*, 43).

La « cérémonie des éclairs » que raconte Petit Homme Tornade (*PHT*, 59-60) n'est-elle pas la représentation, la figuration de croyances an-

7. Il faudrait relire l'admirable harangue du chef indien Seattle, prononcée en 1855 : « De Washington, le Président fait dire qu'il désire acheter nos terres. Comment peut-on acheter ou vendre le ciel et la terre ? [...] Chaque parcelle de ce pays est sacrée pour mon peuple. » Cité dans Joseph Campbell, *Les mythes à travers les âges*, traduit de l'américain par Marie Perron, Montréal, Le Jour éditeur, 1993, p. 34-36.

ciennes, proches d'ailleurs de celles des peuples des pays méditerranéens comme les Grecs et les Romains : les éclairs, le tonnerre, la pluie, la grêle ? Comme les ancêtres ne pouvaient pas expliquer les phénomènes naturels, ils les attribuaient aux dieux, qu'ils tentaient d'apaiser par des offrandes quand les éléments de la nature se déchaînaient. Parfois, en effet, la colère des dieux était terrible, témoin le drame épouvantable que l'Indien évoque de la destruction de l'escalier de pierre accroché au flanc de la colonne rocheuse reliant la *Mesa* au désert qu'elle dominait de toute sa hauteur. Pris au piège, fermiers et chasseurs crèvent de faim et de soif. «Ce peuple avait été abandonné par ses ancêtres et par ses dieux. Quel mal avait-il fait ? On ne l'a jamais su, on ne le saura jamais» (*PHT*, 189), pense le narrateur, qui résume de cette façon la pensée des Indiens. C'est pourquoi ceux-ci récitent une prière ancienne que Petit Homme Tornade, homme de mémoire, se rappelle bien :

Tunkasila Wakan Tanka, Unci Maka, Tatuye Wiyihpeyata, Grand-Père, Grand Esprit, tu es l'ultime pouvoir créateur de l'Univers. Grand-père, tu as donné la vie à beaucoup d'esprits sur cette Terre et à chacun tu as enseigné une manière de vivre. Je viens du ventre de ma mère, la Terre, et tu m'as donné la vie. (*PHT*, 91)

Ainsi les Indiens essaient-ils d'interpréter, d'une façon symbolique qui renforce le mythe primordial, la contribution des quatre éléments de la nature à leur vie. À ce propos, Petit Homme Tornade raconte volontiers un «secret» légué par les vieux de la tribu : «Il existe dans un endroit caché, connu d'une seule personne, une caverne dans laquelle, depuis des milliers d'années, brûle un feu qui n'a jamais été éteint.» (*PHT*, 193) Possesseurs de ce feu, que les *Bobanas* n'ont pu éteindre, ils demeurent les maîtres incontestés de leur territoire. Nombreux sont les passages du roman qui font ainsi référence aux éléments de la nature.

Le roman renouvelle donc la question des origines lointaines du continent américain et des «premières nations» qui l'ont habité, dont les revendications territoriales préoccupent constamment les gouvernements actuels, tant aux États-Unis qu'au Canada. Petit Homme Tornade propose aux visiteurs, ainsi qu'à la jeune génération autochtone, l'histoire qu'il a reçue de ses pères : le départ des pays nordiques, la longue migration plusieurs fois séculaire vers le sud à travers des «montagnes escarpées», des plaines longues comme l'éternité, en franchissant «des rivières et des fleuves débridés», en marchant «dans des canyons profonds». Son peuple atteignit enfin «une vallée ensoleillée où la terre était lisse et fertile le long d'une rivière» (*PHT*, 135), le Colorado, auprès duquel ils s'établirent. Tous ces éléments, puisés sans doute dans un «livre défraîchi, *La Piste de l'Oregon*» (*PHT*, 72 et 106)⁸, comme l'indique le narrateur, évoquent la

8. Il s'agit peut-être de l'ouvrage de Francis Parkman, *The Oregon Trail* (1849), traduit par John Lambert sous le titre *La piste de l'Oregon. À travers la Prairie et les Rocheuses*, Paris,

conquête de l'Ouest américain amorcée dès les débuts du XIX^e siècle, poursuivie jusqu'à l'aube du XX^e, après les « annexions » successives, pacifiques ou armées, des territoires indiens, espagnols et français sis au-delà et au sud du Missouri et rejoignant finalement le Pacifique⁹ et le Golfe du Mexique. Des milliers de Canadiens français ont participé à cette expansion, comme nous le verrons par la suite.

Il existe un autre volet essentiel de la représentation de Petit Homme Tornade, celui de son enfance et des enseignements de son père et des Anciens : comment se bâtir un abri contre le vent tour à tour brûlant et froid du désert ; comment chasser pour trouver une nourriture de plus en plus rare ; comment vaincre la peur des éclairs et comment prier les dieux pour obtenir protection et bienfaits. Même s'il est homme de mémoire, tous ses souvenirs commencent à s'emmêler à cause de son grand âge. La terrible nuit au cours de laquelle des Blancs sont venus s'en prendre à son père pour le déposséder de sa terre, sise probablement sur une importante nappe de pétrole, reste gravée dans son esprit, à tel point qu'il la raconte sans cesse à tout venant, entre autres à Martin. Quelqu'un a tiré sur son père ; lui aussi a tiré vers les Blancs. Quelle balle a atteint son père ? N'aurait-il pas dans son inexpérience et sa maladresse d'enfant tué son propre père ? « C'est dans quel mythe de l'Antiquité grecque que le fils est tué par son propre père ? » (*PHT*, 258), demande le notaire René Goupil¹⁰, qui confond « Chronos, le dieu du temps, qui avale ses enfants », avec Œdipe, le meurtrier de son père Laos.

À plusieurs reprises, le vieil Indien rêve à son père qui vient lui rendre visite la nuit au galop de sa jument noire. Comme n'ont pas manqué de le souligner la plupart de ceux qui s'intéressent aux mythes,

-
- Paris, Fayard, 1980, 300 p. Consulter également *The Oregon Trail revisited*, de Gregory M. Franzwa, St. Louis, Missouri, Patrice Press, (1972) : plusieurs autres éditions : 1978, 1988, 1997, que lit et relit Jack Waterman dans la recherche de ses origines, de l'Amérique et de son frère Théo, en compagnie d'une Montagnaise, Pitsémine, dans un roman de Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 160.
9. Parmi une abondante bibliographie consacrée au sujet, consulter par exemple : Henry Nash Smith, *Virgin Land : The American West as Symbol and Myth*, New York, Harvard University Press, 1950, traduit en français par J. Collin Lemercier sous le titre : *Terres vierges. De l'Ouest américain considéré comme symbole et comme mythe*, Paris, Seghers, coll. « Vents d'Ouest », 1967, 509 p. Deux ouvrages récents méritent une attention particulière : William C. Davis, *La conquête de l'Ouest*, Paris, Solar, 1993, 256 p., portant en sous-titre *Indiens, pionniers, colons, cow-boys. Leur véritable aventure*, traduit et adapté par Philippe Sabathé. Le titre original de l'ouvrage se lit : *The American Frontiers. Pioneers, Settlers & Cowboys. 1800-1899*. Voir aussi : Philippe Jacquin et Daniel Royot (dir.), *Le mythe de l'Ouest. L'Ouest américain et les « valeurs » de la Frontière*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Monde HS », n° 71, 1993, 215 p.
10. Allusion directe au missionnaire français, le chirurgien René Goupil (1608-1642), dont la mort sous la hache d'un Iroquois est évoquée dans une chanson intitulée « Lettre de René Goupil à sa mère » de l'abbé Charles-Émile Gadbois, fondateur et animateur de « La Bonne Chanson » à Saint-Hyacinthe. René Goupil fait partie, avec Isaac Jogues, des martyrs « canadiens » canonisés en 1930.

entre autres Gilbert Durand, « la mort a pour monture un noir coursier¹¹ », associé à la famine et à la mort dans l'Apocalypse (6, 2-8). D'après Pierre Brunel, cet animal est l' « image, d'une force fatale surgie des ténèbres¹² », « le cheval noir de la famine¹³ ». Il va de soi que ces diverses interprétations se recourent ici : la famine, causée en partie par les dieux, a réduit les Indiens à l'errance et à la pauvreté, tandis que la mort, qui a emporté le père, a déjà choisi sa prochaine proie.

Joseph Dubois

La rencontre de deux civilisations, associée au rêve du cheval noir, rattache sans conteste le destin des Indiens et celui des Blancs. Question préliminaire : qui sont ces Blancs et que cherchent-ils ? L'Histoire est tout à fait éclairante à ce sujet : des dirigeants de divers pays européens (Espagne, Portugal, France, Angleterre, Hollande) envoient des explorateurs, dès la fin du xv^e siècle, pour aller à la découverte de routes maritimes nouvelles conduisant au pays de produits exotiques rares et coûteux, le Cathay (la Chine). Leurs expéditions successives les conduisent vers un continent immense qu'on dénommera Amérique. Hollandais, Français et Anglais se disputent les richesses du continent nordique, tout en luttant pour s'assurer la suprématie des mers. Les descendants des Français, établis en Nouvelle-France, ainsi que les Américains des États de l'Union, étendent peu à peu leurs découvertes sur tout le territoire nord-américain et rencontrent inévitablement sur leur chemin les premiers occupants du sol. De là le choc, parfois rude, de deux civilisations, si l'on peut résumer ainsi, l'europpéenne et l'indienne, que les anthropologues appelleront amérindienne, au xx^e siècle.

Les Blancs demeurés en Amérique cherchaient des richesses naturelles : des fourrures, des minerais, dont de l'or, de l'argent et du diamant, puis graduellement, au fur et à mesure de leurs explorations, des nappes de pétrole, puis des terres agricoles fertiles et enfin de vastes étendues de forêts à exploiter, en plus de la pêche maritime et fluviale. Leur dévorante cupidité a provoqué la violence : complots, embuscades, massacres, spoliations, trahisons, mépris de la parole donnée et des traités. Le meurtre du père de Petit Homme Tornade est exemplaire à cet égard.

Vouloir raconter le « vertige » qui s'était emparé des émigrants canadiens-français, descendants des colons français installés le long du Saint-Laurent, leurs « délires », leurs « rêves » (*PHT*, 225), revient à évoquer « le vertige du fermier Dubois » (*PHT*, 226). Ces mots forment des

11. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 79.

12. Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, p. 221.

13. *Ibid.*

leitmotivite lancinants tout au long du roman, ce qui manifeste avec insistance les illusions, les utopies des descendants d'immigrants européens à la recherche d'un éden, d'une sorte de Paradis terrestre. L'historien Martin songe à la courte bataille des Plaines d'Abraham du 13 septembre 1759 qui semblait avoir scellé le sort des Canadiens français : « La balle qui a percé la poitrine du général Montcalm a crevé le rêve d'une Amérique française. [...] [L]a destinée d'un peuple et d'un continent a été changée » (*PHT*, 207). Il s'interroge donc sur les motifs qui auraient poussé le fermier à quitter sa terre québécoise et à s'exiler aux États-Unis : « Son rêve était plus excitant que sa mémoire ; voilà le grand principe sur lequel s'est édifiée l'Amérique » (*PHT*, 207), pense-t-il, opposant du même coup les Blancs aux Indiens. Décontenancé par la multitude des renseignements contradictoires qu'on lui apporte sur Dubois, Martin en arrive au constat suivant : « Dubois n'a pas d'histoire. Il est comme l'Amérique. C'est un trou de mémoire... » (*PHT*, 195), ce qui explique qu'il semble évacué de la diégèse, à la fin.

L'historien retrouve le nom de Dubois dans les procès-verbaux d'un hameau dépeuplé, en découvre de nombreux avatars un peu partout, suit des pistes qui s'entrecroisent, s'emmêlent, puis s'embrouillent, qui révèlent des patronymes divers mais parents, souvent écorchés, traduits ou tronqués. Serait-ce le même qui a été photographe sous le nom de Dooboy (*PHT*, 47) — il aurait même photographié le chef apache Geronimo —, guide en Oregon, en 1846 (*PHT*, 72), fermier au Colorado (*PHT*, 72), marin (*PHT*, 138), qui s'adonne à la traite des fourrures en Alaska ou participe à la ruée vers l'or au Klondike (*PHT*, 147), prêtre et professeur de latin à Boston vers 1863 (*PHT*, 227), charpentier à Santa Fe en 1881 sous le nom de Jos Wood (*PHT*, 203)? Partout défilent des noms de compatriotes canadiens-français aux mille métiers (*PHT*, 82 et 208), qui « distribuaient des noms français aux rivières, aux vallées, aux montagnes, aux villes nouvellement surgies » (*PHT*, 83). L'interminable énumération qu'en fait le romancier est fort éloquente, car elle révèle l'importance considérable du peuplement des États-Unis (*America*) par les Canadiens français au XIX^e siècle. « Des centaines de milliers de Canadiens français ont émigré aux États-Unis. Les uns sont devenus aventuriers, chercheurs d'or, mineurs, chasseurs, marchands de fourrure, explorateurs ; les autres sont devenus esclaves dans les usines, au service de la mécanisation accélérée de l'époque » (*PHT*, 208), note-t-il dans son carnet¹⁴.

14. Consulter Yolande Lavoie, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec, coll. « Documentation du Conseil de la langue française », 1981, 68 p. La démographe estime que, « de 1840 à 1930, près d'un million de Québécois auraient quitté le sol natal pour s'établir aux États-Unis » (p. 65). Ce que confirment, avec des hypothèses aussi valables et des données aussi conjecturales, Gilles Paquet et Wayne R. Smith dans le document de travail 82-31 de l'Université d'Ottawa, « L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis 1790-1940 : problématique et

«Qu'il serait intéressant de suivre, du Canada au Colorado, ce fermier qui, après avoir erré de ferme en ferme, d'État en État, a décidé de faire son nid dans cette vallée perdue au creux des montagnes.» (PHT, 12) Un plan s'ébauche dans la tête de Martin, qui «proposera à son petit peuple sans mémoire un *mythe* pour inspirer sa vie quotidienne» (PHT, 71, je souligne) et «racontera l'épopée de l'Amérique telle que l'ont vécue les Canadiens français» (PHT, 81). Son livre s'intitulera «*Le fermier Dubois à la conquête de l'Amérique sauvage*» (PHT, 72). Le projet emballe l'historien qui désire retracer «[l]es expéditions, les grands déplacements, les ruées épiques, l'immigration, les caravanes [qui] tissaient la grande tapisserie américaine» (PHT, 13). Les mots «épopée», «fabuleuse légende» affluent sous sa plume, évoquent la rutilance de l'or, le rêve fou de la fortune: «Dans ce temps-là, on disait que les montagnes du Colorado brillaient parce qu'elles étaient faites d'or. Elles contenaient aussi de l'argent, du charbon, de tout [...]» (PHT, 45). Ce continent aux mille attraits lui fait suivre la trace du fermier Dubois, «l'Ulysse de cette épopée américaine» (PHT, 84), mais aussi celle de Buffalo Bill, Will James alias Ernest Duffault¹⁵, Pierre Dorion, Jean Beauséjour dit John Day, etc., et l'entraîne à la suite des convois hétéroclites qui traversaient le pays, convois «formés non seulement de fermiers, mais aussi de promoteurs, de hâbleurs, d'escrocs, d'extorqueurs, d'embaumeurs, de vendeurs de cercueils, d'agents d'assurances et d'agents de voyages» (PHT, 106), de «prêcheurs», de «missionnaires», d'«assassins», de «voyous et de «colporteurs» (PHT, 107), toute une foule de gens les plus divers et aux ambitions communes: «la fièvre des fortunes rapides» (PHT, 54).

Confrontation et conjonction

C'est donc un Dubois insaisissable, évanescent et multiple qui symbolise, dans sa dilution, le mythe de l'Amérique de rêve. Paradoxalement, il représente aussi les espoirs des *natives*, des autochtones eux-mêmes confrontés violemment aux Blancs et qui subissent à leur contact une transformation, lente d'abord, puis de plus en plus profonde, à mesure que les Blancs, tant les Canadiens français que les Américains, s'implantent aux États-Unis et repoussent la frontière en les refoulant sur des territoires de plus en plus réduits, jusqu'aux réserves que le

coups de sonde», 61 p. Une étude réalisée sous les auspices de la Délégation du Québec à Los Angeles, (*La participation de Canadiens français à la conquête de l'Ouest américain. Notes biographiques*, rédigée par Donald Chaput, conservateur d'histoire au Musée d'histoire naturelle de Los Angeles, Québec, [s.e.], 1985, 83 p.), mentionne des dizaines de noms d'émigrés canadiens-français, mais pas celui de Joseph Dubois.

15. Le cinéaste et romancier Jacques Godbout en a raconté et démythifié la légende dans le film documentaire *Alias Will James* (1988), qui en établit sans conteste les origines québécoises.

gouvernement veut bien leur aménager pour les y parquer. Cette confrontation — qui conduit insensiblement au processus transformationnel évoqué par Morency — se résume ici dans le personnage de l'Indien séduit par le clinquant de la nouvelle Amérique dont l'image invitante du poste de traite rend parfaitement les attraits. Charlie Longsong, qui s'y pointe tous les jours, atteste son droit de propriété sur le magasin et son contenu. Boîtes colorées, parfums, bouteilles d'alcool, vêtements aux couleurs étonnantes, bottes, outils, couvertures de laine, carabines, vidéocassettes érotiques, tout cela, toute cette Amérique moderne lui fait envie. «Chante-nous une chanson et je t'offre une crème glacée de la couleur que tu voudras» (*PHT*, 17), lui propose un flâneur. Le pauvre vieillard s'exécute et reçoit sa récompense. Il trouve la crème glacée aussi savoureuse que dans son enfance, en un geste de régression pitoyable et débilitant.

Quand l'Indien se retrouve assis dans la voiture de Robert Martin, malgré le refus de l'historien de le prendre en charge et de l'amener au Canada, celui-ci «doit s'avouer avoir ressenti cette irritation parce qu'il est un Blanc et que Charlie Longsong est un Indien» (*PHT*, 32). Pourtant, pense-t-il, «ils étaient deux personnes, c'est-à-dire deux molécules du tissu humain de la planète qui sans doute frémissaient toutes deux parce qu'elles étaient chargées de la mémoire des siècles» (*PHT*, 32). En même temps, il se rappelle avoir été dépouillé de son bel imperméable par quatre voyous indiens un jour qu'il était allé prononcer une conférence dans l'Ouest du Canada sur les dieux iroquois. L'ironie de la situation le laisse trahi et frustré, lui qui avait tenté de comprendre «les arcanes de cette grande culture qui se traduisait dans une mythologie aussi envoûtante que les plus grandes mythologies du monde» (*PHT*, 56-57). Aussi annule-t-il sa conférence pour rentrer chez lui et se demande-t-il avec inquiétude s'il ne serait pas devenu raciste.

Violentés, humiliés, traqués par les Blancs, les Indiens sont désormais parqués dans des réserves où ils sont devenus des objets de curiosité touristique : par exemple, une touriste désire prendre «une photo avec un vrai autochtone vivant» (*PHT*, 80); quand Petit Homme Tornade s'amène chez son fils Jean-René Goupil, que Martin lui avait fait (re)trouver et qui l'a habillé comme lui, un notaire (*PHT*, 278), il s'installe aussitôt devant la télévision pendant que celui-ci l'observe : «Encore une fois, son fils trouve qu'il ressemble à ces sculptures de bois qui représentent un vieil Indien songeur à la devanture de certains établissements touristiques aux États-Unis.» (*PHT*, 281) En effet, l'Indien, comme tous ses frères, comme Joseph Dubois, est figé dans le bois et dans le temps. Tout ce qu'il lui reste à faire, même à Québec, c'est de raconter l'histoire de sa vie et celle de sa tribu. Il est en quelque sorte devenu un mythe, un personnage de légende, puis un personnage de musée. Le processus transformationnel a joué sur lui aussi bien que sur les Blancs.

Comment interpréter la rencontre des Blancs et des Indiens sur le continent américain? S'agit-il d'une nouvelle genèse, de «l'expression d'un mythe commun de renouvellement¹⁶»? Comment interpréter les signes? «Toi et moi, dit Blanche à Petit Homme Tornade, nous sommes venus du Nouveau Monde danser dans l'Ancien Monde. Il y a là un signe» (*PHT*, 117), souligne l'infirmière québécoise en dansant avec lui dans la rue, le jour de la Libération de Paris, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le romancier insiste à plusieurs reprises sur ces «signes» en réitérant les «liens combien mystérieux» (*PHT*, 217) qui les unissent, qui unissent l'Ancien Monde au Nouveau. L'infirmière évoque leur destinée commune en ces termes :

Nous nous sommes rencontrés au pays de mes ancêtres qui ont quitté l'Europe pour aller bâtir leur nouveau pays dans le pays de tes ancêtres. N'est-ce pas là un signe? Mes ancêtres ont fait du mal aux tiens mais moi, je t'ai aidé à avoir moins mal. N'est-ce pas un signe? Tu vois, *nous sommes unis*, toi et moi, par beaucoup de liens. (*PHT*, 116, je souligne)

L'union physique de Blanche et de l'Indien est un acte d'amour et de passion qui, symboliquement, suit la guerre. Blessé gravement lors du débarquement allié auquel il prenait part en tant que soldat de l'armée américaine, amputé d'un bras, Charlie a été soigné et materné par une Blanche, Blanche Larivière, dont le nom évoque l'aspect maternel et le retour à l'eau matricielle. Lorsque Jean-René lit les lettres que Petit Homme Tornade, son père, avait adressées à Blanche et qui lui étaient revenues avec la mention «INCONNUE», il laisse tomber «dans l'eau précipitée les lettres qui vont être emportées et couler au fond de la mer, là où, dit-on, tout a commencé» (*PHT*, 270). D'ailleurs, l'autobiographie de Blanche Larivière, dans laquelle elle avoue avoir fait l'amour avec Charlie Longsong, rue Gît-le-cœur, à Paris, et qui s'intitule *Bouteille à la mer*, se perdra dans la mer.

Son père s'écrie, à la naissance de son petit-fils: «Ses yeux, son nez, sa peau; on dirait un petit Indien!» Il ajoute: «Ah! celui-là est un Larivière de souche!» (*PHT*, 175), confirmant sans le savoir, à travers sa fierté légitime, le métissage que sa fille lui avait caché. «Jean-René grandissait en se croyant un petit Blanc comme tous ses amis qui l'appelaient l'Indien.» (*PHT*, 177) Quand Robert Martin entre enfin en contact avec lui après des mois d'enquête, il est étonné de rencontrer un géant, «un grand gaillard de cinquante ans aux épaules larges» (*PHT*, 198), qui ne ressemble guère à un notaire: «La peau de cet homme n'a pas la couleur blême des papiers dans un bureau de notaire. Elle est cuivrée. Ses cheveux sont noirs, sans aucun fil argenté. Son nez, ses yeux sont comme ceux d'un Indien, évalue-t-il.» (*PHT*, 199) La ressemblance avec Petit Homme Tornade s'accroît par le fait qu'il n'a plus l'usage que de la

16. Jean Morency, *op. cit.*, p. 14.

main gauche, son bras droit ayant été emporté dans un accident de moto. Après avoir lu dans le journal de sa mère la confirmation de son origine indienne, il est profondément perturbé. Quand il assume enfin, non sans peine, cette stupéfiante révélation, il s'esclaffe en pensant à l'ahurissement que ressentiront ses amis du club de golf et se rappelle avec plaisir les jeux de sa jeunesse: le piégeage et la pêche. Finalement, il résume la situation: «Il y a une cinquantaine d'années, en Europe, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire des Blancs et l'histoire des Indiens se sont unies dans le corps d'une jolie Blanche de la ville de Québec. Ce soir, l'histoire des Blancs et l'histoire des Indiens se rencontrent dans son propre corps.» (PHT, 222) Sa femme Isabelle, une Française faisant du stop en Arizona et qu'il avait prise sur sa moto, n'avait-elle pas affirmé: «Tous les Canadiens français ont un peu de sang indien dans les veines»? (PHT, 200)

Signe de l'union, sinon de l'unité, cette rencontre, qui souligne ce qu'Élise Marienstras appelle «la bipolarisation du monde: civilisation et sauvagerie¹⁷», débouche sur une fusion, un mixage des races et des cultures. Le guerrier apache Geronimo, soumis par les Blancs, évoqué par l'historien (PHT, 46-47), représente ce métissage¹⁸. Le choc des valeurs culturelles et sociales qui en résulte amène en un sens la dégradation et la déchéance des peuples amérindiens, soumis à la domination du géant assimilateur qui, lui, regarde vers l'avenir et avale l'autre. Celui-ci reste tourné vers le passé, car il possède la mémoire du temps et de son avant, sans pour autant négliger de reluquer avec étonnement et convoitise la nouvelle Amérique et ses mirages, en adopter la (les) langue(s), les costumes et les coutumes.

*
**

Le divorce, la fracture historique qui avait marqué les rapports entre le Blanc et l'Amérindien met en évidence les deux mythes que nous avons évoqués, le mythe indien et le mythe américain, leur naissance et leur renaissance, finalement leur rencontre. La mégalomanie du dominateur blanc, l'espace du territoire partagé, les ressources naturelles convoitées, l'appât de la richesse, la prise de possession et la propriété de ce

17. Élise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'Indépendance (1763-1800)*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992, p. 157 ss. Voir aussi, de la même, *La résistance indienne aux États-Unis du xv^e au xx^e siècle*, Paris, Éditions Gallimard/Julliard, coll. «Archives», 1980, 222 p., et *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. «La mémoire des siècles», 1992, 266 p. Pour une excellente synthèse du choc des deux civilisations, voir le chapitre intitulé «L'homme blanc contre l'homme rouge», William C. Davis, *op. cit.*, p. 98-125.

18. William C. Davis, *op. cit.*, p. 118-119 et 125.

territoire, tout cela explique et justifie la dénonciation contenue dans le roman. *Petit Homme Tornade*, à la fois personnage et roman, s'achève sur le paradoxe incroyable du fermier nomade Joseph Dubois, sur les traces duquel l'historien Robert Martin avait placé ses pas et que l'on perd finalement de vue. Le processus transformationnel a si complètement joué qu'il a rassemblé, assimilé en un seul tout les deux ethnies. Le métissage est parfait : l'Indien a donné naissance à une nouvelle « race » en s'unissant à la Québécoise Blanche Larivière. Par un détour « historique », un retour même vers les origines européennes de deux peuples, se trouvent rassemblées par les lois du sang deux « ethnies » qui semblaient irréductibles. La conjonction s'opère dans le Vieux-Québec, territoire fondateur de l'Amérique française, et constitue le symbole absolument fascinant de la fusion des deux mythes, celui de l'Indien — devenu l'Amérindien pour les ethnologues du xx^e siècle —, et du nouvel Américain. L'insaisissable Joseph Dubois trouve un personnage de substitution dans le vieil Indien, *Petit Homme Tornade*, qui laissera des descendants au pays du Québec. La boucle se referme : Charlie, reconnu par les « siens », est devenu le patriarche, le grand-père d'une nouvelle génération sur le continent américain.